Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

Hors-série | 2018

Subjectivités face à l'exil

Entre subjectivation et dé-subjectivation

La « crise de la parole » face à l'expérience de l'exilé

Between Subjectification and De-subjectification: A "Crisis of Speech" Facing an Exile's Experience

Siamak et Hayatte Lakraâ

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/7658>

DOI : 10.4000/jda.7658

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 59-77

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Siamak et Hayatte Lakraâ, « Entre subjectivation et dé-subjectivation », *Journal des anthropologues* [En ligne], Hors-série | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jda/7658> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.7658>

ENTRE SUBJECTIVATION ET DÉ-SUBJECTIVATION

La « crise de la parole » face à l'expérience de l'exilé

Échange entre SIAMAK* et Hayatte LAKRAÂ**

Cet échange, co-écrit par Siamak, exilé, vivant dans le nord de la France et moi, Hayatte Lakraâ, chercheuse en littératures et expressions artistiques des immigrations dans le monde anglophone et francophone, questionne le positionnement de chacun, nos propres subjectivités et les espaces d'intersubjectivités ainsi créés, déconstruits et recréés.

Cet échange s'inscrit dans un lien d'amitié et de confiance qui s'est tissé suite à mes multiples visites dans la ville où Siamak réside depuis janvier 2017 ainsi qu'aux nombreux échanges par emails, réseaux sociaux et à notre participation à des projets communs. L'univers artistique de Siamak, parmi lesquels l'écriture de poèmes et textes en anglais, traduits en français par de tierces personnes, m'était familier. Cette amitié s'est développée hors des contraintes imposées par un exercice universitaire, mais aussi par des échanges exclusivement écrits (emails, messagerie instantanée) entre le 1^{er} novembre 2017 et le 17 mars 2018. Si ce rapport amical pouvait laisser penser à un échange facile, ce fut le contraire, l'exercice s'est avéré difficile. Dans « Le sujet et le pouvoir », Michel Foucault

* Courriel : siamak.kalhor7@gmail.com

** Courriel : hayatte.lak@gmail.com

insiste sur les « deux sens au mot "sujet" : sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance, et sujet attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi. Dans les deux cas, ce mot suggère une forme de pouvoir qui subjugué et assujettit » (1994 : 227). Ce mouvement entre « subjugation » et « assujettissement » reprend ici ce va-et-vient entre subjectivation et dé-subjectivation. Les espaces d'intersubjectivités seront redéfinis au cours de cette discussion en ce qu'ils posent, selon D. Marcelli, « la question essentielle de la part respective dans un échange entre deux "subjectivités", ou plus prosaïquement entre deux sujets, de ce qui est d'un côté strictement intra-personnel [...] et d'un autre côté de ce qui émerge dans cette rencontre » (2007 : 252).

Dès notre premier échange et à partir de la proposition que j'avais soumise, la maîtrise et l'utilisation de la langue, les problèmes de traduction et la forme de l'écriture universitaire en français, récemment apprises par Siamak, ont limité l'expression de ces subjectivités et déconstruit cet espace d'intersubjectivité que nous avons créé. La déconstruction est à comprendre au sens de Jacques Derrida, c'est-à-dire de la création de « plus d'une langue » (1988 : 38). Elle est essentielle pour nous libérer de nos rôles, de catégories de pensée, de pratiques discursives réductrices, afin de laisser place à ce que la langue et la traduction n'arrivent pas à dire, à traduire, l'indicible et l'illisible, ou encore pour échapper à toute violence symbolique, dans les langues et les statuts au sens de P. Bourdieu (2001). Les limites de la langue vont imposer des stratégies d'expression et des possibilités autres de la langue. Comme l'explique Siamak : « C'est vrai que la langue pourrait toujours être un frein pour s'exprimer, c'est pour ça que j'aime bien la littérature car elle nous apprend la rhétorique. Mais, au début comme je connaissais peu le français, je me sentais vraiment incapable d'intervenir dans les débats, parfois j'avais tellement de choses à dire mais je me suis abstenu à cause de la langue parce que, suite à quelques fautes linguistiques, les destinataires ne sont plus concentrés sur le sens des paroles, mais, maintenant je me sens capable de discuter grâce à la littérature. »

Cet échange interroge ainsi les modalités d'apprentissage de la langue et les problèmes inhérents de traduction qui engendrent l'appauvrissement de l'expression des subjectivités de l'exilé dans une autre langue et les manières pour les dépasser. Échange, plus qu'entretien, car il ne répond pas aux exigences du questionnaire, puisqu'aucune question n'a été préparée au préalable. Au-delà d'un dialogue sur nos subjectivités, cette discussion tente de reconstruire un espace d'intersubjectivité, paradoxalement déconstruit par les limites de cette langue et les non-assignations respectives, le refuge d'une part, la chercheuse de l'autre. Cette maîtrise de la langue questionne le positionnement de l'un par rapport à l'autre tout comme la forme de l'échange : Qui interroge ? Qui répond ? Sous quelle forme ? Jusqu'où anticiper et déjouer les attentes et les formes d'autocontrôle ? Dans l'échange qui suit, je n'oublie pas que j'en ai été l'initiatrice, et que cette asymétrie de la demande me place dans une situation particulière. C'est pourquoi, pour tenter de l'éviter, nous avons convenu de discuter, à partir de la proposition de cet article, de la « subjectivité perdue de l'exilé avant même son arrivée dans le pays dit d'accueil », sujet sur lequel s'exprime d'abord Siamak.

Le début de cet entretien reprend mot à mot l'échange que nous avons d'abord eu par messagerie instantanée avant de continuer par emails, forme spéciale d'échange, bref et moins formel. Je lui ai ensuite posé des questions et demandé des éclaircissements ou des précisions par emails lorsque c'était nécessaire. Puis, j'ai abordé les difficultés auxquelles j'ai dû faire face et, Siamak à son tour m'a posé des questions. Dans cette perspective, par des va-et-vient multiples, la forme a pris corps en même temps que l'échange se faisait et que nous recherchions *une langue commune* dans cette tension entre subjectivation et dé-subjectivation. Le recours aux reformulations, aux explications et parfois même à un langage simplifié était essentiel, tout en négociant avec nos attentes respectives.

Dès le premier échange d'emails, notre désir commun d'honnêteté et de franchise et nos exigences personnelles se sont manifestés : j'ai traduit les termes de la façon que je jugeais la plus

appropriée et les ai proposés à Siamak, afin de ne pas déformer ses propos, comme il dit l'avoir souvent vécu. Il m'a expliqué en retour, et c'était là sa première exigence, qu'il « voudrai[t] qu'on ne change pas [s]es réponses même si elles ont l'air bête ». C'est pourquoi, ces propos de Siamak, qui a appris le français depuis près de deux ans et qui écrit en français, sont restés dans leur transcription originale. Seules des corrections d'orthographe ou de grammaire ont été apportées après concertation, et Siamak a validé les modifications et la version finale.

Sa seconde exigence était de garder l'anonymat et de prendre le pseudonyme de Siamak. À quel point ce souhait peut-il influencer sur sa parole ? Pour Siamak, rester anonyme sert à : « Me protéger moi et ma famille. Puis, je n'ai pas envie de parler de moi et illustrer toujours mon nom. Le but n'est pas mon nom ni le nom de mon pays ; ce Siamak pourrait être n'importe quel exilé. C'est général mais à la fois individualisé par mes pensées. »

Un nouveau rapport d'asymétrie s'est joint au premier : je donne le cadre de cet échange, mais je suis nommée et je m'expose ; il répond, mais il est masqué, même si son nom, qu'il s'est choisi, reste reconnu comme étranger. J'y reconnais aussi les discriminations (accès à l'embauche, aux logements...) dont sont victimes les immigrés et les enfants « issus de l'immigration » forcés de rendre anonyme ou de modifier leur CV afin d'éviter les stigmates. Cette stigmatisation de l'autre, immigré présent depuis longtemps ou réfugié récemment arrivé est « déjà présente avant même leur arrivée », souligne Siamak, et se superpose. Elle questionne non seulement les stéréotypes postcoloniaux véhiculés par la langue et l'apparence mais également cette double stigmatisation entre l'immigré (ou le migrant ou le réfugié) et le « pauvre », qui implique soit de la condescendance, soit de la pitié et s'inscrivent dans une catégorisation simpliste de l'étranger, quelque soit son statut (Gastaut, 2011 : 10). Aussi, cette stigmatisation et cette asymétrie que j'ai tenté de déjouer me revient également en retour : à des échelles différentes, elle nous est commune. C'est pourquoi, cet entretien interroge nos subjectivités et nos positions :

Comment Siamak me voit-il ? Comme un aidant, un témoin ou un « stigmatisant » ? Reproduisons-nous, à notre insu, certaines représentations ou arrivons-nous à y échapper ?

Suite à l'envoi par email de la proposition d'article à Siamak, nous avons commencé à en discuter par messagerie instantanée. Je reproduis ici mot pour mot cet échange :

Hayatte : Cet article sert à discuter de nos subjectivités.

Siamak : Tu veux dire comme singularité d'un exilé. Et moi, j'écris sur moi-même. Comment je me trouve présenté dans la société en tant qu'exilé. C'est ça ?

H. – Oui. Et de quelles manières tu représentes le « Moi » et comment « les Autres » te représentent ?

S. – Ma problématique est pourquoi un exilé perd sa propre subjectivité ? Comment il se trouve présenté dans la société ? Il y a deux aspects : le problème linguistique et l'autre, ne pas oser parler en tant que réfugié. Être dans un pays étranger en tant que « réfugié », c'est entrer dans une catégorie, celle du « pauvre ». La pauvreté touche aussi bien l'aspect financier que linguistique, éducatif et culturel. Cette catégorie est construite avant même l'arrivée de l'exilé dans le pays dit « d'accueil ». Cette réputation du réfugié sur laquelle il n'a aucune maîtrise ou contrôle est déjà présente avant même son arrivée. En entrant dans ce nouveau pays, l'exilé perd sa singularité et prend cette étiquette qui va désormais définir toute son existence dans ce pays où il vit pour le reste de sa vie. Ainsi cette généralisation qu'il fuit le caractérise d'un côté comme un pauvre, et de l'autre, comme « une espèce non éduquée » car il ne peut pas parler la langue du pays, et même s'il la parle, des incompréhensions demeurent. Dans cette situation, l'exilé doit choisir soit de s'exposer, s'exprimer, soit au contraire de rester caché et de ne pas s'insérer dans la société. Dans les deux cas il risque d'être mal re/présenté et perdre ainsi sa subjectivité.

(Suite de la discussion par échange d'emails)

H. – Je me souviens de l'un de tes textes qui s'intitule *Qu'est-ce qu'un migrant pauvre ?*

« Je suis un migrant avec les poches vides, un compte en banque vide

Je n'ai aucune carte d'identité ! Mais j'ai une personnalité !

Je n'ai pas d'argent dans mes poches mais j'ai un esprit créatif !

Je braverai l'impossible ! Je soulèverai les montagnes !

Je n'ai pas de voiture ! Mais j'ai deux jambes puissantes qui ne connaissent pas la fatigue !

Je n'ai pas de carte d'identité ! Mais j'ai un esprit libre qui ne connaît aucune frontière et limite!

Je n'ai pas de maison, j'ai juste un sac de couchage ! Mais j'ai un grand cœur qui dit bienvenue à tout le monde !

Je n'ai pas de vêtement mais j'ai la peau dure !

Je n'ai rien dans mon sac mais j'ai un cœur rempli de courage !

J'ai des mains avec lesquelles je peux créer !

Si vous pensez que nous sommes différents, malheureusement je dois vous dire que vous êtes pauvre !

Vous êtes pauvre si vous êtes raciste envers moi !

Vous êtes pauvre si vous n'utilisez pas votre intelligence !

Avec toute ta superbe vie, tu peux être pauvre malgré tout si tu n'as pas la gentillesse, l'affection et le courage.

Si vous n'avez pas de courage ! Si vous n'avez pas l'hospitalité et la sagesse !

La pauvreté n'est pas matérielle !

C'est une question de personnalité !

Je ne me sens pas pauvre tant que je peux utiliser mon intelligence !

Tant que je peux utiliser mes jambes, mes mains !

Tant que je peux servir les gens et avoir de bons amis !

Je suis un migrant qui a fait un long voyage, je n'ai pas utilisé d'argent pour venir ! J'ai utilisé mon courage !

Personne ne peut dire que je suis pauvre car je suis venu ici pour me battre pour ma vie. »¹

H. – Tu as revu la traduction initiale en français de ce texte, faite par une amie à toi. Quel.s étai.en.t les problèmes de traduction ?

S. – Non, à cette époque-là, je n'ai pas évalué la traduction car je n'en étais pas capable, mais il y a toujours des problèmes, surtout avec le choix des mots.

H. – Le fait que l'on te demande d'écrire ce poème sur « le migrant pauvre » n'ajoute-t-il pas déjà au cliché du « réfugié pauvre » ? Comment éviter les généralisations ?

S. – Je ne me rappelle pas correctement. On nous a posé des questions différentes et pour moi c'était la définition de la pauvreté. Pour définir la pauvreté j'ai écrit ce texte. En vrai c'était un acte en faveur des réfugiés et j'ai décidé de poser la question sur la vraie définition de la pauvreté selon moi.

Pour revenir à ces deux groupes de réfugiés, le premier choisit de rester caché et pourrait correspondre à la majorité des exilés qui est timide et embarrassée de se présenter en tant que réfugié, car ce nom même lui donne mauvaise réputation. Il essaie donc de cacher sa présence dans la société puisqu'il est bien évidemment plus facile pour lui de rester avec ses compatriotes et parler la même langue que celle qu'il ne connaît pas ou ne maîtrise pas correctement. C'est pourquoi le problème linguistique porte en lui la marque de « non-éduqué » puisque même s'il essaie de communiquer avec et dans la société, son niveau reste débutant. L'exilé se perd dans une généralisation et il n'a plus le pouvoir de montrer sa singularité. Nous voyons bien que cette peur d'être dans la société étrangère, existe aussi bien pour les migrants, expatriés, et même les Européens qui ne vivent pas très loin de leur pays. Ils restent souvent entre eux car il y a toujours des stéréotypes qui font d'une singularité une généralité.

Ceci dit, on a toujours des clichés sur n'importe quelle communauté, un cliché qui généralise un grand nombre de

¹ Poème écrit par Siamak à la demande d'une association caritative.

personnes, et cela empêche certains étrangers de se mélanger avec les citoyens du pays.

Hayatte, là je voudrais te poser cette question : En tant que Française d'origine marocaine, comment t'es-tu trouvée en Angleterre au début, je ne pense pas qu'il y ait eu l'étiquette de pauvreté mais je suis sûr qu'il y avait quelques clichés ou l'image stéréotypée, est-ce que tu en as eu ?

H. – C'est une très bonne question. Dès mon arrivée à Londres et encore aujourd'hui je suis très surprise de la bonne image que j'ai ici. Je veux dire que lorsque je dis que je suis française d'origine marocaine, je n'ai que des réactions positives. On me dit que c'est « super », chose que je n'ai jamais entendue en France. En France, on me rappelait mon origine, cette marque de différence alors qu'ici, c'est moi qui rappelle que je ne suis pas Française.

Je suis arrivée à Londres en novembre 2005 soit après les attentats du 11 septembre et tout juste après les attaques dans le métro londonien en juillet 2005 et en plein débat sur la loi concernant le port des signes ostentatoires à l'école en France. Je m'attendais à un climat de terreur et de peur comme en France, mais, pas du tout. Quelques jours après mon arrivée, je me suis retournée en voyant une femme en burqa noire dans la rue. Ce jour-là, je me suis rendue compte que j'étais la seule à me retourner. Je me suis demandée quelles raisons m'avaient poussées à le faire puisque, de par mes origines et mes voyages au Maroc, je voyais les femmes couvertes de la même manière, mais jamais en France. Je me suis donc interrogée à la fois sur la place des minorités y compris celles visibles en France et en Angleterre – comme les exilés aujourd'hui – et sur les causes d'un tel climat de tension face à l'islam et aux minorités en France alors qu'il n'y avait pas eu d'attentats terroristes sur son sol à ce moment-là. De là, la question du regard que l'on porte sur « l'Autre », la place et l'histoire de la colonisation et de l'immigration dans les études scolaires et dans l'espace public français peuvent être interrogées. Ici j'ai découvert les études post/dé/coloniales ainsi que le multiculturalisme que je vis. Mais, j'ai aussi compris que la majorité des musulman.e.s venait

d'Asie du Sud et non du Maghreb comme en France. Les histoires et les politiques d'immigration sont différentes en France et en Angleterre mais les minorités subissent toujours et partout des stéréotypes et des attaques.

S. – On me pose beaucoup cette question, « comment vit ta famille dans ton pays ? » et la personne s'attend souvent à entendre que ma famille et moi étions pauvres ou avions des problèmes financiers mais ce n'était pas le cas. La question peut correspondre à un expatrié mais pas forcément à un exilé qui avait fui le danger de mort ou l'exécution.

Je veux dire qu'on peut considérer qu'une personne qui migre pour travailler à l'étranger pour faire face à ses problèmes financiers est appelée « migrant économique », mais un réfugié a d'autres raisons de fuir : le danger de mort ou etc. La généralité confond donc toutes les définitions en une seule étiquette en mettant réfugié, migrant et expatrié dans le même panier, et c'est pour ça qu'un réfugié ne veut pas seulement se présenter en tant que réfugié ou exilé. Par contre il ne faut pas nier que même un migrant économique a subi la violence, dans nos pays nous avons les régimes dictatoriaux et leur violence n'est pas seulement au niveau concret comme le manque de certaines libertés mais il y a aussi une violence financière et celle-là détruit la famille et la personne, c'est-à-dire dans une même société, il y a tellement de différence entre les classes que certaines personnes sont obligées de travailler toute leur vie et si un jour elles arrêtent de travailler, elles n'auront plus rien à manger. À mon avis c'est une violence qui tue lentement.

H. – Alors comment veux-tu te définir ou comment veux-tu qu'on te définisse et pourquoi ?

S. – Je préfère personnellement me définir comme un être humain, même peut-être pas comme un étranger car nous sommes tous des étrangers et des inhabituels, donc avec chaque mot, on aura une réputation, je n'ai pas envie d'en avoir une, car ce n'est pas important qui suis-je ? Ou c'est quoi mon étiquette, l'essentiel est ce que j'ai fait, je fais, je ferai. Je peux être de n'importe quel pays et être nocif, stupide. Ça n'a rien à voir avec mon étiquette, ça peut

être à l'inverse aussi – donc en somme, je voudrais dire que je suis ce que je fais, et c'est ça l'essentiel, car aujourd'hui une conversation commence avec la présentation de soi-même qui est souvent le nom du pays et les informations qui nous sont imposées systématiquement, et ce sont aussi les rapports au passé qui manipulent le présent. Selon mon cas, comme je me présente : « Je suis un réfugié politique », souvent mon destinataire se fait des préjugés et il n'écoute pas le reste de ma parole avec le même regard qu'au début, alors à mon avis, mon statut officiel ce n'est qu'un produit de l'État et ce n'est pas ma réalité et ni celle de n'importe quelle autre personne.

Il y a le réfugié qui veut s'exprimer. Il sait qu'il a déjà mauvaise réputation et essaie de la changer, soit autour de lui, entre ses nouveaux amis, soit plus loin dans la nouvelle société. Dans ce cas, la première exigence est la communication dont l'outil essentiel est la langue, pas seulement être capable de la parler mais aussi comprendre les contextes de parole, la tonalité d'une langue, et surtout, savoir comment s'exprimer dans cette langue ; toutes ces connaissances ne viennent pas seulement avec l'apprentissage de la langue mais aussi elles se trouvent dans la société en passant du temps avec les autres personnes.

L'autre façon de s'exprimer est l'intervention des citoyens du pays d'accueil, qu'ils soient dans les médias, chercheurs ou bénévoles. Dans cette situation, l'exilé se met dans les mains d'une autre personne pour présenter sa réalité à la société. Cette réalité reste toujours intersubjective et elle n'est pas entièrement ce que le réfugié voulait montrer à la société. Il y a encore le problème linguistique mais en plus, les idées de la personne (chercheur, bénévole, journaliste) s'imposent toujours, soit avec un changement direct, ce que j'ai vu plein de fois par quelques journalistes qui posent les questions qui mènent le réfugié à leur idée, soit ils changent les paroles ou expressions du réfugié pour mettre leurs idées derrière les paroles du réfugié au nom du « parler pour les réfugiés ». Encore une fois, la question de la pauvreté commence avec la communication entre le réfugié et son représentant. Ce

représentant a toujours sa propre idée qui se voit dès le début de la conversation, avec les questions par rapport aux conditions dans lesquelles le réfugié vit. Par exemple, « Où vis-tu ? Est-ce que cette façon de vivre est difficile ? ». Ça veut donc dire que l'idée du « réfugié pauvre – Pauvre réfugié » existe déjà dans la tête de la personne ; l'idée est correcte et vraie mais n'est pas essentielle car la pauvreté financière est un fruit de la pauvreté linguistique, éducative et culturelle car un réfugié qui ne connaît pas la langue ni la culture, n'a pas d'éducation ou bien son éducation ne correspond pas à l'éducation de la nouvelle société ; donc il n'est pas capable de se trouver une place dans la société et s'enrichir financièrement.

De plus, l'exilé est d'abord un « demandeur d'asile », il n'a donc pas le droit ni de travailler ni d'étudier, cette étape peut durer (dans l'administration française) entre 6 mois et un temps infini, alors comment la société peut s'attendre à voir les réfugiés réussir alors qu'ils sont parfois plus isolés que dans leur pays d'origine !

Une autre façon d'exprimer ma subjectivité, est de l'exprimer directement, ça veut dire parler pour moi-même, défendre ma singularité. C'est vrai qu'avec cette vague migratoire, il n'est pas facile de se distinguer et de faire comprendre aux gens que les réfugiés ne sont pas tous les mêmes et que chacun a sa propre histoire.

H – Tu utilises le terme médiatique de « vague migratoire », qui efface cette continuité dans l'histoire de la mobilité humaine forcée et contribue à cette peur et à ce rejet des exilés. Quel est pour toi le sens de « vague » ?

S. – Bien sûr que je ne veux pas nier la continuité de la mobilité, c'est justement pour dire que, à cause de certaines raisons (la guerre en Syrie et les conflits qui se produisent chaque jour dans certains pays), il y a une période dans laquelle sont venus des milliers de réfugiés en Europe et cela provoque la généralisation. C'est pour mentionner la quantité.

H. – Quelle est la place de l'art dans les expressions de tes subjectivités ?

S. – « On » ne peut pas « nous » mettre tous dans la même catégorie.

H. – Qui est « On » ?

S. – « On », ça veut dire les gens, tous, moi, toi et les autres qui font la généralisation. Je veux dire qu'on ne peut pas catégoriser tout le monde, c'est incorrect. C'est là où l'art peut être un moyen pour s'exprimer et révolter la réalité qu'on souhaite faire comprendre à la société. De nouveau, nous avons besoin de la langue pour certains aspects mais l'exigence primordiale est le réseau, ce qui veut dire que, pour avoir une voix, il faut que le réfugié ait une plate-forme pour faire entendre sa voix et partager son art. Dans cette situation, il se trouve obligé de faire confiance aux gens puisqu'il est inconnu. Il a toujours cette mauvaise réputation d'être non éduqué et de ne pas connaître les règles de communication. Malheureusement, l'artiste a aussi en général une autre étiquette, celle d'une personne qui travaille gratuitement, surtout en tant qu'artiste réfugié, on ne connaît pas les règles de communication entre artistes, on ne connaît pas correctement ses droits et son art ne se vend/partage/fait pas entendre. Il est imposé à l'artiste de travailler gratuitement pour devenir célèbre et avoir la possibilité de se faire entendre mais pour un réfugié, c'est dix fois plus difficile qu'un citoyen de ce même pays.

Par contre ce travail gratuit a un bel avantage qui est le fait de se sentir totalement libre d'exprimer et faire sortir sa propre idée sans aucune limitation ou intervention ; par exemple un texte que j'écris pour le publier librement sur les réseaux sociaux est ma propre parole, mais en sachant que j'ai toujours ce problème linguistique, en effet j'ai toujours recours à l'interprétation d'un traducteur ou d'une personne qui corrige mon texte. En revanche pour publier dans un cadre « officiel » comme dans une revue ou un livre, je deviens encore « le pauvre réfugié » qui ne connaît pas les lois de publication et n'est donc pas connu. Ainsi je perds mes droits, j'aurai une intervention et me vends gratuitement. Dans un cas j'ai vu que le but de la publication est seulement de gagner de l'argent et avoir du succès en sensibilisant les gens par les écrits d'un réfugié. Dans cette situation, je me trouve mal respecté et violé et ça m'est égal d'avoir vécu toutes les discriminations dans mon

pays. À la fin, l'art est un moyen d'avoir une voix et garder l'espoir mais surtout personnellement je peux reprendre ma subjectivité qui est perdue dans la généralisation, et cette lutte est une lutte permanente contre la généralisation. L'art permet à chaque individu de *se révolter* et *résister* et, cette résistance est pour moi *une existence*.

H. – Tu parles de te mettre dans les mains de « l'Autre » qui te représente ? Tu es en quelque sorte entre mes mains. Comment faire pour que j'évite ici de parler pour toi ?

S. – Exactement, le plus important c'est que notre conversation ne soit pas orientée, aussi les questions, c'est-à-dire que tu n'imposes pas tes idées par tes questions. L'autre chose c'est que j'aimerais bien qu'on ne fasse pas beaucoup de modifications sur mes réponses et que je sois au courant de la dernière version ; j'ai eu ce problème de parler comme ABC et être publié comme CBA plutôt chez les journalistes. En conséquence de m'avoir laissé dans tes mains, j'aimerais voir que tu aies respecté mon regard et mes opinions, il ne faut pas imposer ses idées. Nous discutons librement et chacun(e) partage son avis.

H. – Tu parles aussi de cette « nouvelle société », pourrais-tu s'il te plaît me dire ce que tu as pensé de la société française, de son accueil à l'égard des exilés en général et envers toi en particulier ?

S. – C'est une question très large, ça dépend vraiment de chaque communauté et la France comme tous les autres pays a de bonnes personnes et de mauvaises ; j'ai peur de donner une réponse totale à cette question, car je ne veux absolument pas faire une généralisation ; mais plus précisément, je n'ai pas eu de difficulté avec les gens dès que j'ai commencé à parler le français, au niveau scolaire je trouve que l'ambiance de l'université est confortable pour moi, mais parfois dans l'administration je sens à l'inverse mais c'est pour tous. J'ai gardé toujours mes contacts avec les personnes qui sont déjà engagées (les bénévoles, les associations) avec la question du réfugié et elles sont toujours comme des amis pour moi. Ça m'a beaucoup aidé d'avoir une bonne communauté autour de moi. En

revanche j'ai vu la discrimination visible dans ce pays alors que la France, c'est un pays multiculturel et je ne m'y attendais pas.

H. – Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour accueillir au mieux les exilés ? Comment tu expliques cette « crise de l'accueil » ?

S. – Presque tout dépend de la loi de l'État, il faut donner plus de possibilités aux demandeurs asile, l'autorisation de travailler ou d'étudier, cela peut régler plein de problèmes, un demandeur d'asile qui travaille, il peut payer pour soi-même, il peut améliorer sa langue et aussi il sort de cet état des limbes, l'état de l'attente. Attendre pour une longue période est très difficile et pendant cette période, le demandeur asile est complètement exclu d'une vie dite « normale », ça veut dire étudier, travailler et avoir l'impression de vivre dans la société au lieu de se trouver comme « une espèce rejetée ». Je pense que tout ce temps de l'attente peut être utilisé comme un pas vers l'avenir d'un demandeur asile.

Le commentaire suivant a été ajouté lors de notre entretien afin de surmonter ce rapport inégalitaire – Pour sortir de ce « parler à la place du réfugié », il est primordial qu'une relation d'égal à égal, d'équilibre se mette en place et que l'interviewé, Siamak, me pose des questions à son tour sur, par exemple, la manière dont il me voit.

S. – Je pense que tu as compris le but de ma parole et je l'apprécie. Au début je t'ai rencontrée à travers quelques amis proches et on m'a beaucoup parlé de ta générosité, donc moi, je n'ai pas eu tes étiquettes, soit chercheuse ou prof, je les savais mais ça m'intéressait plus de découvrir ta personnalité. Comme mes amis m'avaient dit, je suis d'accord avec eux et cela me donne plus de certitude de travailler / écrire avec toi. Je ne me méfie pas de ton but et c'est l'essentiel d'un bon travail. On n'a pas une communication de prof / élève ou chercheuse / sujet, c'est une amitié qui sert à travailler et échanger telle chose.

H. – Le second aspect est pour moi la difficulté de nommer cet « Autre » voire même cette nécessité de le faire. Cette nomination marque une catégorisation et ce « Même » qui devient automatiquement « Autre » me pose problème. Il est essentiel de

définir les termes utilisés tels ceux de « migrant, réfugié, exilé » pour dépasser ce parler pour l'Autre et créer une relation d'équilibre.

S'il est vrai que l'image du « migrant pauvre » domine la majorité des esprits et est utilisée par un grand nombre de politiques pour justifier les contrôles, l'utilisation de la violence et les conditions plus difficiles du droit d'asile, cette première rencontre de « l'Autre » était pour moi une rencontre à « *je ne sais qui* » et à « *je ne sais quoi* ». Non seulement il fallait gérer cette appréhension qui était aussi l'un des moteurs de cette expérience mais également gérer les réactions de mon entourage. Étonnamment, malgré les « félicitations et encouragements » d'usage dans ce genre de situation, beaucoup de réactions réticentes par des personnes que je n'imaginai pas, parfois par des personnes « immigrées » elles-mêmes, m'ont été dites telles que « tu devras peut-être voir un psy après, tu es folle, tu vas faire quoi dans les camps de réfugiés en France ? »². Ces réserves continuent encore et toujours à cause de ces stéréotypes, véhiculés par les médias et la majorité des discours politiques. L'expérience du camp porte en elle une marque indélébile pour la personne qui la vit. Mais qu'en faire après ?

S. – Pour lutter contre ce type de préjugé et avoir notre propre regard sans intervention orientée par n'importe qui, il faut parler de notre expérience, soit telle expérience comme les camps pour moi, soit l'expérience de rencontrer les exilés pour toi, Hayatte. Je trouve qu'aujourd'hui, nous avons fortement le manque de parole, ça veut dire que dans notre quotidien on parle plus de l'olive et la tomate

² Grâce au stage doctoral organisé par l'USPC du 24 au 28 juin 2016, j'ai pu faire partie du groupe « anthropo-langues » et me rendre dans les camps de Calais, Grande-Synthe et Norrent-Fontes. Je suis allée une seconde fois seule dans le camp de Calais du 14 au 17 octobre 2016. Durant cette seconde visite, j'ai pris part, par hasard, à un atelier d'écriture dirigé par Olivier Vanderaa dans l'école du chemin des dunes. Ce dernier avait lu des poèmes de plusieurs exilés et par la suite m'avait présenté à beaucoup d'entre eux parmi lesquels Siamak.

dans le repas que des personnes et la vie de « l'Autre ». C'est normalement le débat dans une maison, on parle des choses simples, inutiles et superficielles et pour les sujets plus importants qui influent notre vie, on se nourrit des médias et ce qu'on reçoit d'ailleurs, donc on se laisse faire par quelqu'un d'autre, on ne se pose pas de question, et ce n'est pas le cas seulement pour les réfugiés, c'est également le cas pour les SDF, et toutes les personnes exclues dans la société, nous avons une crise de pauvre-phobie, partout on empêche les SDF de dormir dans la rue, on déchire la tente d'un réfugié, ce sont la même chose, c'est notre société capitaliste qui décide pour tout, et qu'est-ce qu'on en fait ? Il faut en parler et essayer de comprendre et lutter contre cette société, sinon cette société pense/décide pour nous et dans ce cas on devient des objets. Donc une parole propre, neutre et sans orientation peut être efficace pour faire voir aux « autres ». Mais tout cela et en sachant que dans n'importe quelle communauté soit les réfugiés, soit les SDF, soit les professeurs et les élites, on a de bonnes personnes et mauvaises et c'est pour ça que nous devons parler et découvrir nous-mêmes sinon on finit par croire les étiquettes de la généralisation.

S. – Après avoir visité le camp de Calais, et tout ce temps que tu as passé dans ton engagement avec cette « crise migratoire », est-ce que cela a influencé ton regard sur les gens que tu passes / vois dans ton quotidien ? Qu'est-ce que tu vois dans l'autre ?

H. – Suite à mon expérience dans les camps et avec les réfugiés, je trouve qu'il y a un écart de plus en plus grand entre, d'un côté, ceux qui refusent de voir, nient le problème ou croient savoir car ils ne voient pas ou n'entendent parler des réfugiés que par les médias et, de l'autre côté, il y a ceux qui continuent malgré tout à aider les exilés sur le terrain. Cette crise migratoire a mis en évidence l'hypocrisie de l'accueil avec des politiques migratoires et des pratiques plus dures. Mais, elle a aussi défié chacun de nous par rapport à son engagement et ce jusqu'à braver le « délit de solidarité ». Sur un plan personnel, cette expérience m'a aussi appris à essayer de trouver un équilibre dans cet écart. Cette expérience est aussi un regard sur moi, sur mes propres limites et ma place. Elle a

aussi mis en lumière le manque de connaissances et/ou de volonté de connaître de beaucoup de personnes autour de moi. Elle a souligné cette nécessité de toujours déconstruire.

J'ai le fort espoir que ces exilés seront ceux qui changeront enfin l'image de « l'Autre » dont celle du « migrant pauvre » dans les prochaines années. Toutefois, j'espère qu'ils ne se laisseront pas prendre à servir l'image des politiques jusqu'à en devenir leurs marionnettes. La limite est fragile.

Conclusion

Cet échange a pris naturellement fin après avoir reconstruit une « langue commune » dans le sens où le souligne D. Marcelli (*op.cit.* : 253). Au fil de son développement, le « je » de la chercheuse s'est libéré en même temps que s'affirmait un rapport d'égalité avec l'exilé dans la prise de la parole. Celui-ci s'est élaboré au-delà d'une langue exclusivement écrite, dans un système mixte où les modes d'échange par sms ont tenu une place préalable importante. Il a également joué sur plusieurs langues. Car si la différence dans la maîtrise de la langue française a pu l'affecter, Siamak m'a également interpellé sur son statut pour moi (« Et pour toi aussi je pense que le français est devenu ta deuxième langue vu que tu vis en Angleterre »). Certes, cette langue anglaise que je maîtrise mais qui ne m'habite pas, a modifié mon rapport au français qui, d'une autre façon que l'arabe, sont porteuses d'une fort affect, entre attrait et rejet. Il est intéressant, de ce fait, que l'interrogation s'inverse et questionne ce « nous » du chercheur et du citoyen. Cette sorte de mise à nu efface le contrôle de l'image que nous sommes censés renvoyer et la minimise jusqu'à faire oublier le contrôle sur l'interaction et nos rôles respectifs sur une scène d'interaction dans laquelle nous aurions pu, au contraire « soutenir une image de soi » Goffman (2017 : 11). En acceptant de perdre cette image de soi et de la reconstruire, nous sommes devenus en quelque sorte notre propre public, et nos propres sujets d'étude.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOURDIEU P., 2001. « La production et la reproduction de la langue légitime » in *Langage et pouvoir symbolique*. Paris, Points Essais : 67-98.
- DERRIDA J, 1988. *Mémoires pour Paul de Man*. Paris, Galilée.
- FOUCAULT M., 1994. « Le sujet et le pouvoir » in *Dits et écrits 1954-1988*, IV 1980-1988. Paris, Gallimard.
- GOFFMAN E., 2017 [1967]. *Interaction Ritual: Essays in face-to-face behavior*. New-York, Routledge.
- MARCELLI D., 2007. « Adolescence et subjectivation. Une déconstruction de l'intersubjectivité ? », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 55 : 251-257.

Résumé

Cette contribution montre le renversement de dynamique entre les deux participants, la position relative de chacun des acteurs, une chercheuse et un exilé, le processus de composition qui la constitue et les cadres dans lesquels s'inscrit cet échange. L'objectif de cet article co-écrit est à la fois de dépasser ce « parler pour », ou « à la place de » en faveur du « parler pour soi », et de questionner les espaces d'intersubjectivité ainsi créés, notamment à travers la constitution d'un espace intermédiaire, « entre-deux » où les barrières de la langue sont dépassées et les processus de subjectivation / dé-subjectivation se (re)construisent en miroir. La conclusion revient sur l'inversion de rôle entre les deux participants et interroge ce « nous » du chercheur et du citoyen.

Mots-clefs : Exilé, réfugié, immigré, chercheur, subjectivation, dé-subjectivation, subjectivité, inter-subjectivité, langue, échange.

Summary

Between Subjectification and De-subjectification: A “Crisis of Speech” Facing an Exile’s Experience

This contribution chronicles the shifting dynamic between two parties in a conversation about an exile’s experience. Fundamental to this dialogue is a

consideration of the relative positions of the participants, a researcher and an exile, as well as its composition process and the organic and fluid development of the conversation. The objective of this co-written article is to go beyond “speaking on behalf of” or “speaking instead of” to reach a point where one is “speaking for oneself” and simultaneously, to question the spaces of inter-subjectivity thus produced. This is achieved through the mutual creation of an intermediary space, neutral and non-biased, that circumvents initial barriers to communication and reflects back the processes of subjectification/de-subjectification. The conclusion returns to the inversion of the participants’ roles and addresses the eventual “we” of the researcher and the citizen.

Key-words: Exile, refugee, immigrant, researcher, subjectification, desubjectification, subjectivity, inter-subjectivity, language, conversation.

* * * *